

France Musique au festival d'Aix en Provence 2015

France Musique au festival d'Aix-en-Provence, du 6 au 11 juillet 2015 en direct. Magazines en public, diffusion d'opéras et de concerts... **Alcina, Svadba, Iolanta** : le menu est riche et copieux, laissant comme d'habitude pour l'été, une place privilégiée à l'opéra... France Musique fait son festival Aixois en diffusant les temps forts d'une édition riche et prometteuse dont la création mondiale de l'opéra intimiste à l'exquise sensibilité féminine Svadba (Mariage) de la compositrice Ana Sokolovic déjà créé au Canada et repris après Aix par Angers Nantes Opéra.



Du 6 au 11 juillet, la chaîne donne rendez-vous aux aixois, aux festivaliers et à ses auditeurs pour suivre en direct les temps forts de cette édition 2015. Chaque soir à 18h, le Magazine des Festivals donne la parole aux artistes, avant de laisser la place aux soirées en direct. Puis à 20h, place au direct ou au concerts ou opéras en direct. Soit au total 6 concerts dont 3 sont en direct (plus de 20 heures de programmes consacrés au festival d'Aix-en-Provence sur la semaine !).

LUNDI 6 JUILLET 2015

18h

Le Magazine des Festivals

Invités : Bernard Foccroulle (directeur du festival), Peter Sellars (metteur en scène)

Musiciens : Majdouline Zerrari et Beate Mordal, Quatuor Béla

20h

Haendel : Alcina



P. Petibon, P. Jaroussky,
A. Prohaska – MusicAeterna, Freiburger Barockorchester,
A. Marcon. Diffusion en différé,
représentation enregistré le 4 juillet 2015.

C'est le plus magique et déconcertant ouvrage de Haendel / Handel : Alcina ; créé en 1735, l'opéra réalise un point d'accomplissement depuis les féeriques Rinaldo, Teseo, Amadigi... Magique car outre les effets spectaculaires de mise en scène que permet le livret, le sujet central en est sa protagoniste en titre: Alcina, souveraine en son île et "magicienne séductrice" ; déconcertant aussi car inspirée entre autres de L'Arioste et de son Roland furieux, l'action aime comme le fera Shakespeare, entrelacer différentes intrigues, combiner des cœurs étrangers antinomiques pour mieux brouiller les pistes et surtout nourrir vertiges et passions du labyrinthe amoureux. Quoi de plus bouleversante qu'une enchanteresse prise elle-même dans les rets de son propre jeu : victorieuse ailleurs, elle est impuissante ici, éprise d'un être qui ne l'aime pas... (comme Armide d'ailleurs, une autre guerrière amoureuse, démunie et rendue impuissante par l'emprise de l'amour que suscite son ennemi chrétien le chevalier Renaud). Car le vrai sujet de l'opéra demeure la fragilité du cœur livré aux tempêtes de l'amour. Même souveraine et douée de pouvoirs, Alcine désespère et se lamente, son expérience est amère. **Alcina, impuissante enchanteresse** ... La figure d'Alicia a ses résonances avec le contexte politique qu'a vécu Haendel (et si sa conception d'Alcina était inspirée des grandes persécutées contemporaine du musicien ? L'enchantement et le domaine envoûté de l'irrésistible beauté, sont aussi une référence au parc et château de Versailles tels qu'imaginés par Louis XIV si vivants par des divertissements royaux devenus légendaires ... Alcina par la diversité des couleurs sentimentales qui inspirent plus de 30 airs séparés offre aux metteurs en scène

diverses clés d'approches : un laboratoire stimulant pour l'imagination des scénographes les plus inspirés.

MARDI 7 JUILLET 2015

18h Le Magazine des Festivals

Musiciens : Mireille Lebel (chant), Journal Intime + le Bal des Faux Frères



21h30

En direct

Britten : Le Songe d'une nuit d'été

S. Piau, L. Zazzo, M. Yerolemou – Trinity Boys choir, Orch. Opéra Nat. Lyon, K. Ono

MERCREDI 8 JUILLET 2015

18h Le Magazine des Festivals

Invités : Jérémie Rohrer (chef d'orchestre), Julien Fisera (metteur en scène)

Musiciens : Layla Claire / John Chest / Rupert Charlesworth (chant), Krzysztof Baczyk (chant)

20h

Hommage au festival de Baalbeck / F. Tomb El-Haje, A. Rahman El Bacha, S. Ghraichy. Concert diffusé en différé, enregistré le 7 juillet 2015.

JEUDI 9 JUILLET 2015

18h

Le Magazine des Festivals

Invités : Emilie Delorme (directrice de l'Académie européenne du festival), Marie-Eve Signeyrole (metteur en scène)

Musiciens : Lucie Roche et Damien Pass (chant), Moneim Adwan (chant et oud)

 20h

En direct

Ana Sokolović : Svadba / F.Valiquette, L. Devos, J. Davis, P. Sikirdji – D. Ní Mheadhra

Production commandée à Toronto (Queen of Puddings Music theater), et nouvelle production de l'Académie d'Aix, Svadba est un portrait de femme en presque jeune épouse. De courte durée moins d'une heure (55mn : un format qui devrait séduire un très large public), l'oeuvre s'appuie sur une structure dense, sur la puissance chambriste de la musique, essentiellement pour 6 voix de femmes qui s'enlacent composant le plus bel hommage à la dignité féminine. Leur chant composent une célébration hypnotique formant portique prénuptial d'un charme irrésistible et surtout poignant. La compositrice d'origine serbe, **Ana Sokolović**, fixée au Canada, écrit les chants de la nuit qui précède les noces de Milica. Avec ses amies les plus proches, la future mariée exprime au moment de l'enterrement de sa vie de jeune fille, tous les désirs et les craintes ardentes de sa jeune existence. Rite de passage, célébration et communion collective, Sadba est d'une intensité inouïe, appel à la fraternité, à l'humanité tout court. Opéra pour 6 voix de femmes solistes a cappella. Le spectacle présenté en France à Aix en 2015 puis Nantes et Angers (du 20 au 31 mai 2016) bénéficie d'une nouvelle mise en

forme, différente de la production triomphale réalisée aux Etats-Unis. [LIRE notre présentation de l'opéra Svadba d'Ana Sokolovic](#)

VENDREDI 10 JUILLET 2015

18h

Le Magazine des Festivals

Invités : Dominique Blanc (comédienne), Willard White (chant)

Musiciens : David Portillo (chant)

SAMEDI 11 JUILLET 2015

18h Le Magazine des Festivals

Invités : Philippe Jaroussky (chant), Andrea Marcon (chef d'orchestre)

Musiciens : Scott Conner et Allyson McHardy (chant), Colin Heller, solo (nyckelharpa / violon / mandoline)

Nada Mahmoud (solo oud) Selahattin Kabaci (clarinette) et Abdulsamet Celikel (qanun)



19h

En direct

Tchaïkovsky : Iolanta, Stravinsky : Perséphone /
E. Scherbachenko, D. Ulianov, M. Aniskin – Orch.
et Ch. Opéra Nat. Lyon, T. Currentzis

L'héroïne réalise sa propre émancipation en osant se détacher symboliquement du père (qui la tient enfermée et entretient sa

cécité). L'action suit la lente renaissance d'une âme qui découvre enfin la vraie vie ; c'est à dire comment elle réussit son passage de l'enfance à la maturité d'une adulte. De fille séquestrée, infantilisée, elle devient femme désirable et conquise... A la suite de Tatiana d'Eugène Onéguine, Iolanta doit d'abord prendre conscience de sa cécité avant de trouver son identité, diriger son destin, devenir elle-même. La qualité et la richesse des mélodies qui se succèdent intensifient le drame, conçu en un seul acte sur le livret du frère de Piotr Illiyh, Modeste. L'ouverture et la mise en avant des instruments à vents (chant plaintif et vénéneux, presque énigmatique du hautbois et du cor anglais, accompagné par les bassons et les cors...), cette aspiration échevelée aux couleurs et résonances de l'étrange réalisant une immersion dans un monde féerique et fantastique mais intensément psychologique (l'ouverture a été très critiquée par Rimsky), la figure du docteur maure Ebn Hakia (baryton), rare incursion d'un orientalisme concédé (beaucoup plus flamboyant chez les autres compositeurs russes comme Rimsky), la concentration de la musique sur la vie intérieure des protagonistes, l'absence des chœurs, tout l'itinéraire de la jeune fille aux résonances psychanalytiques, des ténèbres à l'éblouissement positif final-, fondent l'originalité du dernier opéra de Tchaïkovski : comme l'expérience d'un passage, de l'enfance aveugle à l'âge adulte (pleinement conscient), Iolanta est un huis clos où s'exprime le mouvement de la psyché d'une jeune femme à l'esprit ardent, tenue (par son père le roi René) à l'écart du monde. [LIRE notre dossier spécial Iolanta de Tchaïkovski](#)

Un dispositif sera également proposé sur francemusique.fr :

coulisses, interviews, comptes-rendus, réécoute de l'intégralité des concerts et opéras diffusés... France Musique à Aix-en-Provence : 94.2

Edouard Lalo : La Jacquerie, 1895



France Musique, vendredi
24 juillet 2015, 20h.

Edouard Lalo : La Jacquerie, 1895. Fiesque de 1868 fut un échec, Le Roi d'Ys (1888), le fruit d'une genèse difficile... sur le chemin lyrique, **Edouard Lalo** collectionna les avatars comme les jalons d'une suite maudite : **La Jacquerie créé en 1895 ne déroge pas à la règle.**



Ce fut même son ultime malédiction. Le compositeur décède pendant la composition en 1892. Et à partir du schéma global et de l'orchestration quasi achevée du premier acte, le très wagnérien Arthur Coquard décide de terminer le dernier opéra de Lalo. Sans la main complète de son concepteur, l'ouvrage ressucite à Montpellier dans l'assemblage post mortem signé de Coquard : en résultent 4 actes de 20 mn chacun avec des effets propres au grand opéra romantiques hérité de Meyerbeer (scènes spectaculaires tels ballets et chœurs d'envergure), vocalité verdienne (baryton et mezzo) et wagnérienne (ténor et soprano) mêlées. Pour autant la première main de Lalo, la reprise de Coquard, en dépit des effets ambitieux de l'ensemble... font-ils un bon opéra ? Dramatiquement tendu, psychologiquement profond voire

juste ? Et l'état fragmentaire laissé par Lalo ne fait-il pas malgré tout une action composite déséquilibrée ? Intensément dramatique, plus tragique que sentimentale, l'oeuvre vit à Montpellier une nouvelle chance... La partition est créée à Monte-Carlo, le 9 mars 1895, puis à l'Opéra-Comique le 23 décembre suivant. A découvrir sur France Musique, le 24 juillet 2015 à partir de 20h. □La distribution regroupe la Blanche de Véronique Gens, et deux chanteurs déjà sollicités in loco pour une précédente résurrection : Thérèse de Massenet-, Nora Gubisch et **l'excellent Charles Castronovo (dans le rôle du héros Robert, cœur vaillant, amoureux de Blanche)**. Souhaitons que tous défendent avec ardeur, une composante clé de l'opéra français : l'intelligibilité. Le ténor Castronovo jamais en mal d'intensité, sait pour sa part allier énergie et articulation... C'est l'argument majeur de cette recreation attendue à Montpellier.

EDOUARD LALO (1823-1892) : LA JACQUERIE (1895)

En direct du Corum / Opéra de Montpellier

Opéra en 4 actes achevé par Arthur Coquard (1846-1910)

Livret Édouard Blau et Simone Arnaud – Version concert

Orchestre Philharmonique de Radio France

Chœur de Radio France

Patrick Davin direction

Chef de chœur Michel Tranchant

Chef de chant Brigitte Clair

Véronique Gens soprano : Blanche de Sainte-Croix

Nora Gubisch mezzo-soprano : Jeanne

Charles Castronovo ténor : Robert

Boris Pinkhasovich baryton : Guillaume

Christophoros Stamboglīs baryton-basse : Le Comte de Sainte-Croix

Patrick Bolleire basse : Le Sénéchal

Enguerrand de Hys ténor : Le Baron de Savigny

Synopsis □ □

Acte I : la dot, objet de la révolte. □ France, milieu du XIV^e. Près de Beauvais, dans son château féodal, le comte de Sainte-Croix prépare le mariage de sa fille Blanche avec le baron de Savigny. Le seigneur impose à ses serfs de fournir la dot : les paysans sont exaspérés et menés par Guillaume et venu de Paris, Robert, pensent à la révolte.

Acte II : Robert, meneur des révoltés. □ Dans les bois, les paysans jurent de mettre fin au servage en se révoltant contre le comte : se distinguent deux tempéraments : le brutal Guillaume (« à mort! »), le plus raisonné et juste Robert (« justice! »). Robert contre l'avis de sa mère Jeanne, est nommé chef de la Jacquerie.

Acte III : l'assassinat du comte. □ Au château du comte de Sainte-Croix, les « Jacques » révoltés surgissent avec fracas pendant la fête de fiançailles de Blanche. Le comte répond avec mépris : il est assassiné. Robert sauve de justesse la vie de Blanche, qui l'avait sauvé à Paris lors d'une émeute.

□ □ □ □ **Acte IV : la répression et la mort de Robert.** □ Dans une chapelle en ruines, au milieu de la forêt, Les Jacques sont pourchassés par la troupe des Seigneurs fédérés. Robert retrouve Blanche et lui avoue son amour mais Guillaume accuse le jeune homme de trahison : il souhaite à tout prix sauver la fille du comte. Les Seigneurs surgissent mais Guillaume poignarde Robert, laissant seule Blanche qui se retire au couvent.

Stabat Mater de Dvorak

France Musique, Dvorak : Stabat mater. Le 24 juin 2015, 20h. Dvorak atteint une rare vérité dans ce Stabat mater qui est malheureusement dans sa propre vie, le Requiem de ses propres enfants disparus tragiquement; dans le cas d'une partition si investie (autobiographique),



la musique transcende la peine et la souffrance exprimée ; elle apporte délivrance voire libération. Dvorak mêle ici la noble tendresse d'un Schumann, la profondeur d'un Bruckner, la vérité désarmante de Brahms. Révélée dès 1880 puis surtout à Londres (Albert Hall) en mars 1883, la cantate sur un texte latin enchante et transporte littéralement le public britannique: Dvorak immédiatement fêté, est donc invité à diriger son oeuvre l'année suivante en mars 1884 pour un tournée... triomphale : de fait la partition reste la plus populaire du compositeur en terre anglaise.

Marqué par la mort de leurs 3 jeunes enfants (sur les neuf de la famille Dvorak) entre 1875 et 1877, le compositeur ne trouve la paix intérieure que dans le travail et le secours de la religion. Ainsi s'éteignent Josefa, Ruzena (d'un empoisonnement au phosphore, alors familial dans les foyers car utilisé pour la fabrication des allumettes!), puis Otokar, de la variole, le jour de l'anniversaire de son père (8 septembre 1877).

Organiste actif dès 1874 à Saint-Adalbert de Prague, Dvorak se passionne pour le texte de Jacopo di Todi sur les souffrances de la Mère face au spectacle du Fils sacrifié. Herreweghe nous laisse écouter l'humanité intense des accents qui en font une oeuvre surtout profane (ce qui choquait tant le pieux Hanslick), mais aussi il éclaire cette âpreté mordante du style dans laquelle le compositeur a entendu l'appel à la réforme liturgique et casser le moule traditionnel palestrinien prônée par la confrérie religieuse qu'il fréquentait alors à Prague.

Stabat profane



Le message si humble voire souvent austère, jusqu'à la contrition la plus ténue, comme repliée, qui s'exprime par le chœur initial puis le quatuor vocal (ténor, soprano, basse, mezzo), convoque le sentiment des vanités terrestres : grandeur inaccessible et impénétrable du divin, fragilité et souffrance de la condition humaine. Dès le mouvement premier, ample de 17 mn, la musique exprime la

profonde et grave prière des humanités démunies, impuissantes. C'est l'acte d'une ferveur détruite, saisie par un deuil quasi insoutenable. Le sublime quatuor vocal qui suit (Quis est homo, qui non fleret) suit la même simplicité naturelle, ce recueillement qui écarte toute enflure, toute théâtralité pathétique énoncée dès l'intervention de la soprano, au chant si magnifiquement mesurée.

Contre l'avis du critique souvent mensonger et toujours abusivement partisan (en tout cas antiwagnérien), Hanslick, les admirateurs de Dvořák ont immédiatement constaté la sincérité du compositeur et la grande vérité de son oeuvre ; chacun défend l'humilité désarmante de la prière solistique ou collective, non pas outrageusement sensuelle comme le pensait l'ignoble Hanslick, mais sincère et tendre. C'est d'ailleurs du côté des croyants, de l'assemblée populaire et individuelle que nous saisissons la ferveur généreuse de l'ouvrage ; les interprètes ont bien raison de souligné ce chambrisme étal, sublimement partagé par le chœur et les solistes.

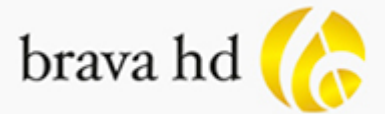
Antonín Dvořák : Stabat Mater op 58

France Musique, le 24 juin 2015, 20h. Inva Mula, Soprano. Sara Mingardo, Contralto. Maximilian Schmitt, Ténor. Robert Gleadow, Baryton-basse. Chœur Accentus. Orchestre de Chambre de Paris. Laurence Equilbey, direction. Concert donné

le 6 juin 2015 à la grande Salle de la Philharmonie 1 à Paris.

Spéciale fête de la musique : 5 opéras sur Brava

Télé, Brava. 5 opéras majeurs, les 18,19,20 et 21 juin 2015. En juin pour la Fête de la musique, la chaîne de



télévision dédiée au monde du classique renforce sa programmation lyrique et propose jusqu'au 21 juin, plusieurs productions d'opéras absolument incontournables, certaines étant devenues des productions de référence grâce à la cohérence des chanteurs, la pertinence des mises en scène, la tension et la justesse qui s'en dégagent... Voici donc 5 productions à ne pas manquer sur BRAVA : La Traviata de Verdi (avec René Fleming et Joseph Calleja, le 18 juin à 21h), La Petite Renarde rusée de Janacek (dans la sublime mise en scène d'André Engel à l'Opéra Bastille en 2008 déjà (le 19 juin à 21h), Aida de Verdi (le 20 juin, 13h50), Tosca de Puccini avec Daniela Dessi et son époux à la ville, le ténor Fabio Armiliato en Mario, sans omettre le légendaire Scarpia de Riggero Raimondi (le 20 juin à 21h, Madrid 2004), enfin pas de rituel lyrique sans la grâce humaine de Mozart : Les Noces de Figaro, dimanche 21 juin 2015 à 14h (Opéra d'Amsterdam en 2006 avec la Susanna de Daniele de Niese...). [Consultez le site de BRAVA HD pour consulter l'ensemble de la diffusion lyrique de juin 2015.](#)

brava group **Jeudi 18 juin 2015, à
21h00**
Verdi – La traviata

Sous la direction d'Antonio Pappano, directeur artistique du Royal opéra house de Covent garden, deux stars du chant international font la qualité de cette production londonienne : Renée Fleming et Joseph Calleja;



soprano irradiée par l'amour pur et ténor porté par sa vaillance amoureuse, brillent dans ce classique indémodable de l'opéra romantique italien. « La Traviata » raconte l'histoire du roman « La Dame aux camélias » d'Alexandre Dumas fils. Avec ses décors riches, la mise en scène de Richard Eyre représente l'hédonisme du beau monde parisien. L'hypocrisie sociale surtout toujours insensible à la souffrance individuelle et au sacrifice auquel doit se soumettre l'inexcusable courtisane au nom de la morale bourgeoise.

Car sur un plan plus profond se trouve l'amour tragique d'Alfredo pour la courtisane Violetta, et leur tentative vouée à l'échec : leur union scandaleuse défie normes régnantes et bienséances. La musique de Verdi souligne les scènes dramatiques avec des mélodies magnifiques. Le premier acte est un hymne à la vie hédoniste, avec comme cerise sur le gâteau la fameuse aria « Ah fors'è lui che l'anima » (Brindisi : hymne enivré aux plaisirs et à l'oubli). Dans le deuxième acte, le père d'Alfredo, en père la morale, venu interrompre

la liaison scandaleuse, découvre, dans une confrontation intense, que l'amour de Violetta est noble et sincère (la vérité des sentiments amoureux contre l'inhumanité sociale). La scène bruyante de jeux d'argent qui suit, plein de danseuses, n'offre qu'une brève distraction de la tragédie, et prépare le public au moment suprême : les retrouvailles déchirantes d'Alfredo et Violetta ; la courtisane qui a du abandonner son jeune fiancé le retrouve à Paris mais dans un tableau d'humiliation. .. Au III, alors qu'il la retrouve mourante (dans le roman de Dumas la courtisane meurt à 17 ans), Alfredo découvre trop tard que le sacrifice de Violetta était motivé par des pressions sociales selon le vœu de Germont père. La distribution, l'histoire et la mise en scène accentuent la magie de cet opéra moderne, à la fois sentimental et aussi surtout satirique. Verdi vivant maritalement avec une femme divorcée (la cantatrice Giuseppina Sttepponi eut à subir la stupidité de la société contemporaine choquée alors de constater cette union non validée par un mariage). Enregistré en 2009 à Londres, Royal Opera House. [LIRE aussi notre dossier La Traviata de Verdi.](#)

Chef d'orchestre : Antonio Pappano

Solistes : Renée Fleming (Violetta Valéry), Monika-Evelin Liiv (Flora Bervoix), Kostas Smoriginas (Le marquis d'Obigny), Eddie Wade (Le baron Douphol), Richard Wiegold (Le docteur Grenvil), Haoyin Xue (Gastone, le vicomte de Letorières), Joseph Calleja (Alfredo Germont), Sarah Pring (Annina), Neil Gillespie (Giuseppe), Thomas Hampson (Giorgio Germont), Charbel Mattar (Un commissionnaire), Jonathan Coad (Un domestique)

Orchestre : Orchestre de la Royal Opera House

Chœur : Chœur de la Royal Opera House

Producteur : Misjel Vermeiren

Lieu : Royal Opera House, Londres, 2009

brava group 

Vendredi 19 juin 2015, 21h

Janáček – La Petite Renarde rusée

Leos Janáček a décrit lui même son œuvre « La Petite Renarde rusée » tel « un opéra comique avec une fin malheureuse ». Légère certes et d'une transparence absolue dans son orchestration mais tragique par son sujet au souffle même universel car en exprimant le destin de l'animal à travers les saisons c'est le cycle de la vie lui même dans son recommencement miraculeux et



aussi dans la gravité de son unicité que la partition touche par sa richesse et par sa justesse. L'œuvre contemple la fugacité de la vie humaine à travers le regard d'une renarde. Il s'agit d'une histoire profondément poétique, accompagnée de belle musique bouleversante, orchestrée de façon superbe. « Sa musique est simplement extrêmement touchante, » précise le metteur en scène André Engel, qui, avec une distribution extraordinaire, a réalisé une nouvelle production de cette œuvre fascinante pour l'Opéra national de Paris. L'enregistrement prouve de façon convaincante que les contes de fées ne sont pas seulement destinés aux enfants et que les fables quand elles sont justes, offrent les vérités les plus profondes... et les plus bouleversantes. Enregistré en 2008 à l'Opéra Bastille. Impulsif réformateur, mais surtout pionnier lyrique car inventeur de l'opéra national Tchèque à l'heure où la fin de l'Empire austrohongrois avait périclité... et permettait l'essor des nationalismes culturels. Leos Janacek (1854-1928) gagne dans ce livre un superbe portrait sous forme d'inventaire; inventaire de ses opéras qui sont tous remarquablement présentés, de façon chronologique... de Jenufa à l'Affaire Makropoulos, de Sarka à Katia Kabanova, de la Maison des Morts à La petite renarde rusée... C'est un compositeur poète (librettiste de tous ses opéras), amoureux de langue (notant le parlé, les mélodies populaires...), des femmes surtout car se dessine aussi en filigrane, de non moins captivants portraits féminin dont les noms Katia, Jenufa, Emilia sans omettre la petite renarde, témoignent d'une passion personnelle totalement singulière. Si Janacek s'écarte très vite de l'establishment germanique, il fera de même avec le grand frère russe, proche tout d'abord, distancié ensuite. En réinventant l'opéra au XX^e siècle, Janacek produit plusieurs ouvrages majeurs autant par le souffle de leur écriture orchestrale que la fine psychologie qui se détache de ses héroïnes.

Chef d'orchestre : Dennis Russell Davies

Solistes : Elena Tsallagova (La Petite Renarde), Jukka Rasilainen (Le Forestier), Michele Lagrange (Sa Femme / Le Hibou), Hannah Esther Minutillo (Le Renard), David Kuebler (Le Maître d'école), Roland Bracht (Le Curé), Paul Gay (Harasta)

Orchestre : Orchestre de l'Opéra national de Paris

Chœurs : Maîtrise des Hauts-de-Seine, Chœur de l'Opéra national de Paris

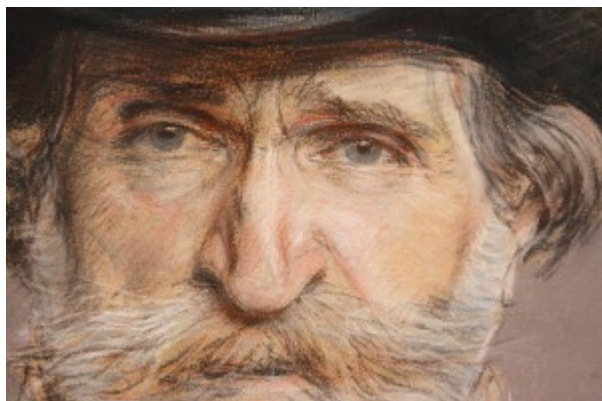
Lieu : Opéra Bastille, Paris, 2008

brava group 

Samedi 20 juin, 13h59

Verdi – Aïda

« Aïda » est peut-être l'opéra le plus populaire de Giuseppe Verdi. Le Teatro Regio de Parme présente une production spectaculaire (2012) de ce classique intemporel ayant pour cadre l'Egypte antique, celle des Pharaons. En bénéficiant du



concours de l'Égyptologue Mariette pour l'élaboration du livret, Verdi met en musique un opéra historique étonnement fidèle à la réalité historique trouvant dans la musique les accents et mélodies justes propice à une évocation extrêmement vraisemblable de l'épopée égyptienne. Le compositeur en fait surtout un drame intimiste et psychologique qui resserre son intrigue autour du trio amoureux éminemment tragique : le général Radamès dont est amoureuse en vain la fille de pharaon Amneris, car il aime plutôt l'ennemi de l'Égypte, la belle esclave éthiopienne Aïda. Comme tous les amants maudits par la société dont ils provoquent les traditionnelles antagonismes (l'amour ne sera-t-il pas ainsi une arme politique), Aïda / Radamès comme ailleurs Roméo et Juliette et aussi Tristan et Isolde, sont voués à la mort (et quelle mort) : agents trop sincères et finalement libres dans une société si cloisonnée et traditionaliste. De ce point de vue c'est bien le tableau final dans leur tombe souterraine (références aux hypogées de la Vallée des rois sur la rive thébaine) qui est l'épisode le plus saisissant. Car tout en expirant et réalisant leur union pour l'éternité, les deux amants magnifiques laisse la fille du roi seule et démunie, d'une impuissance et éternelle tristesse. [LIRE notre dossier Aïda de Verdi](#)

Chef d'orchestre : Antonio Fogliani

Solistes : Mariana Pentcheva (Amneris), Susanna Branchini (Aïda), Alberto Gazale (Amonasro), Walter Fraccaro (Radamès), George Andguladze (Ramphis), Carlo Malinverno (Le roi d'Égypte), Yu Guanqun (La grande prêtresse), Cosimo Vassallo (Un messager)

Orchestre : Orchestre du Teatro Regio de Parme

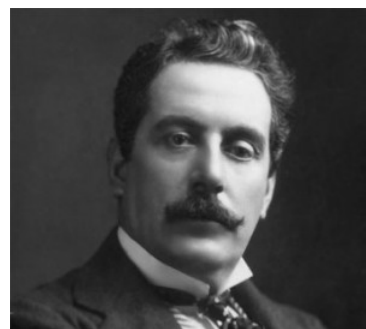
Chœur : Chœur du Teatro Regio de Parme

Lieu : Teatro Regio, Parme, 2012

Samedi 20 juin, 20h59

Puccini – Tosca

Daniela Dessì interprète le rôle principal dans cette nouvelle production de ce mélodrame ardent de Puccini sur le désir, la trahison et la vengeance. Cette production intense a été enregistrée en 2004 au Teatro Real. C'est une nouvelle production de la metteuse en scène Nuria Espert –internationalement acclamée – pour le Teatro Real de Madrid, au style très intense, classique et dramatique. L'éclairage de Vinicio Cheli intensifie l'atmosphère d'une performance qui deviendra une référence pour les productions du XXI^e siècle. Basé sur la pièce de théâtre « La Tosca » de Victorien Sardou, jouée pour la première fois au Teatro Costanzi de Rome le 14 janvier 1900. Livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa. [LIRE notre dossier Tosca de Puccini](#)



Chef d'orchestre : Maurizio Benini

Solistes : Daniela Dessì (Floria Tosca), Fabio Armiliato (Mario Cavaradossi), Ruggero Raimondi (Le baron Scarpia), Marco Spotti (Cesare Angelotti), Miguel Sola (Le sacristain), Emilio Sanchez (Spoletta), Josep Miquel Ribot (Sciarrone),

Francisco Santiago (Un geôlier), Eliana Bayon (Un berger)
Orchestre : Orchestre du Teatro Real
Lieu : Teatro Real de Madrid, 2004

brava group 

Dimanche 21 juin, 14h

Mozart – Le nozze di Figaro

Il est important de suivre le fil de ce labyrinthe des coeurs et de savoir qui est amoureux de qui dans « Le nozze di Figaro » de Mozart. Susanna et Figaro s'aiment et ont décidé de se marier, mais ce n'est pas tout. Le Comte lui aussi est amoureux de Susanna, tandis que le page Cherubino s'intéresse à la comtesse. La comtesse, à son tour, veut raviver son mariage avec le Comte. Figaro, quant à lui, a aussi plusieurs amantes : la bonne Marcellina exige que Figaro se marie avec elle s'il ne rembourse pas ses dettes. Au milieu de toutes ces intrigues et ces tribulations se trouve l'amour indestructible entre Figaro et Susanna. Enregistré au Muziektheater d'Amsterdam en 2006. [LIRE notre présentation de l'opéra de Mozart : Les Noces de Figaro, 1786](#)



Chef d'orchestre : Ingo Metzmacher

Solistes : Garry Magee (Le comte Almaviva), Cellia Costea (La comtesse Almaviva), Danielle de Niese (Susanna), Luca Pisaroni

(Figaro), Maite Beaumont (Cherubino), Charlotte Margiono (Marcellina), Mario Luperi (Bartolo), Marcel Reijans (Basilio)
Orchestre : Orchestre de chambre néerlandais
Chœur: Chœur de l'Opéra néerlandais
Producteur : Misjel Vermeiren
Lieu : Muziektheater, Amsterdam, 2006

William Christie dirige Rameau et Mondonville

Arte. Dimanche 28 juin 2015,
18h30. Le Baroque de Christie.
Mondonville, Rameau : du grand
motet à l'opéra ballet. Le
XVIII^e en majesté. Soirée
baroque à la Philharmonie de
Paris. Direction musicale :
William Christie L'âge d'or de



la musique baroque française, entre sacré et profane est
projeté et défendu par un collectif les Arts Florissants et
leur chef fondateur William Christie qui interprètent ainsi
leur répertoire de prédilection. Les Arts Florissants, qui
viennent de fêter leurs 35 ans d'existence, donnent
accompagnés de leur directeur musical principal un programme
qui illustre leur dévouement à la musique baroque et, tout
particulièrement, aux compositeurs français du XVIII^e ème
siècle. L'ensemble sur instruments anciens y fait dialoguer la
musique religieuse et les accents dramatiques mais si
poétiques des Indes Galantes, opéra ballet génial conçu avec
le librettiste Fuzelier dont on connaît par ailleurs le talent
dans le genre comique : habitués des tréteaux de la foire
avant de subjuguier à l'opéra, Rameau à certainement rencontré

l'écrivain librettiste aux foires parisiennes Saint-Germain ou Saint-Laurent.

Pour la musique profane, William Christie a sélectionné plusieurs extraits des Indes Galantes de Jean-Philippe Rameau parmi lesquelles la célèbre entrée Les Sauvages, sûrement la partie la plus connue de cet opéra en quatre actes, qui sous couvert de fables amoureuses rococo (l'oeuvre a été créée et complétée dans les années 1730), Fuzelier et Rameau défendent une vision humaniste déjà propre à l'esprit des lumières. Les Incas du Pérou n'y sont pas dépeints avec l'arrogance supérieure des colons occidentaux mais avec le regard fraternel de vrais humanistes pénétré par les valeurs de Rousseau (son idéal du bon sauvage non perverti par la soif de l'or et la duplicité des urbanisés venus de l'ancien monde).

Cette histoire d'amour qui enchante par son extravagance et son parfum d'exotisme est aussi un sujet engagé et fraternel qui porte les valeurs humanistes et universelles des Lumières. **Pour la musique sacrée, In exitu Israel de Mondonville**, originellement destiné aux messes royales célébrées en présence de Louis XV et qui est caractéristique du grand motet français compte parmi les neuf « motets à grands chœurs et orchestre » qui ont été préservés à ce jour. La distribution vocale de la soirée comprend des partenaires de longue date des Arts Florissants, le baryton Marc Mauillon (lauréat de l'académie qu'il a fondée Le jardin des Voix) un artiste que l'on a entendu dernièrement dans les Grands Motets de Rameau en Europe et dans Les Fêtes Vénitienes de Campra à l'Opéra comique à Paris et la soprano Danielle de Niese qui participait à la production emblématique d'Andrei Serban des Indes Galantes en 2003 à l'Opéra national de Paris également dirigée par William Christie ou la fantaisie baroque The Enchanted Island donnée au Met de New York fin 2011.

Sens du verbe incarné, caractérisé, dramatisé, vision

architecturée et puissante, goût habité des intentions du drame inscrit dans chaque texte font de la direction de William Christie l'une des profondes et des plus investies dans le répertoire baroque français.



ARTE, dimanche 28 juin 2015, 18h30.
Mondonville et Rameau : la musique au XVIII^e. William Christie, direction. Avec Les Arts Florissants. Coproduction : ARTE France, CLC Productions (43min). Enregistrée le 16 janvier 2015 à la Philharmonie de Paris

Au programme :

J.J. Cassanéa de Mondonville – In exitu Israel (Grands Motets, extraits)

J.P. Rameau – Les Indes Galantes (extraits)

Concert de Paris, le 14 juillet 2015 sur France 2



Télé. France 2. Concert de Paris, le 14 juillet 2015 à 21h. Paris, nouvelle capitale classique chaque 14 juillet ? Vienne a son Concert du Nouvel An chaque 1^{er} janvier : rituel médiatique universellement reconnu, s'appuyant surtout sur l'excellence du Philharmonique de

Vienne qui y démontre alors ses plus remarquables qualités comme phalange orchestrale. Paris ambitionne d'occuper la même

place chaque 14 juillet, lors d'une grande célébration nationale et donc internationale sous la forme d'un concert de musique classique, donné en plein air au pied de la Tour Eiffel. Le dispositif parisien, créé en juillet 2013, change la proposition en associant à l'orchestre requis, les plus voix du moment dont en 2015, celle des cantatrices : Joyce Di Donato, Sonya Yoncheva, Julie Fuchs, le baryton basse gallois Bryn Terfel mais aussi les instrumentistes Gautier Capuçon (violoncelle), Ray Chen (violon) et le pianiste chinois, Lang Lang. Pas facile cependant de jouer en plein air : si l'acoustique n'est pas celle d'une salle de concert, la beauté du site joue pour l'événement une carte attractive (le charme de Paris ? les (télé)spectateurs écoutent les interprètes au pied de la dame de fer avec pour décor en lointain, la colline du Trocadéro et la perspective du Champs de mars... Une carte postale qui vaut bien les jardins et Palais de la Vienne de Strauss ?

Pour l'occasion, les musiciens choisis sont l'Orchestre national de France, la Maîtrise et le Choeur de Radio France, sous la direction de Daniele Gatti qui y produira sa dernière performance en France comme directeur musical du National (Lionel Bringuier prendra sa succession en septembre prochain).

Soit un total de 250 musiciens s'adressant in loco au 800 000 spectateurs attendus sur le Champ-de-Mars comme aux 2,8 millions de téléspectateurs du monde entier. Diffusé sur France 2 et France Inter, le concert est également retransmis dans 40 pays.

Au programme

(ordre non définitif au moment où nous publions) :

Marche de La Damnation de Faust / Berlioz

Mambo de West Side Story / Bernstein,

Ouverture de Candide / Bernstein

Vocalise par Julie Fuchs, soprano / Rachmaninov

Finale de Carmina Burana / Orff

Choeur d'Aida / Verdi

Un Bel di, vedremo de Madama Butterfly par Sonya Yoncheva, soprano / Puccini

Air et grande valse des Cent Vierges par Sonya Yoncheva, soprano / Lecocq

Nessun dorma de Turandot par Fabio Sartori, ténor / Puccini

Laci darem la mano de Don Giovanni par Joyce DiDonato et Bryn Terfel / Mozart

Te deum de Tosca de Puccini par Bryn Terfel

Rhapsody in blue par Lang Lang (extrait) / Gershwin

Somewhere over the rainbow par Joyce DiDonato / Arlen

Danse du sabre / Khatchatourian

Va pensiero de Nabucco / Verdi

The Mission par Gautier Capuçon / Morricone

Le tambourin chinois par Ray Chen / Kreisler

Barcarolle des Contes d'Hoffmann avec Joyce DiDonato et Julie Fuchs / Offenbach

La Marseillaise de Berlioz par l'ensemble des solistes et interprètes

Le Concert de Paris réalise en 2015 sa 3ème édition ; il est suivi du traditionnel feu d'artifice. **Mardi 14 juillet 2015, 21h. Diffusé en direct sur France 2, France Inter.**

**DVD, compte rendu critique.
Mozart : La Finta Giardiniera
(Haïm, 2014)**

DVD, compte rendu critique. Mozart : La Finta Giardiniera (Haïm, 2014).

Présentée en mars 2014 à Lille, la production mise en scène par **David Lescot** révèle en format dvd son intelligence dramaturgique comme sa fine direction d'acteurs. Chez Mozart, la subtilité du bouffon joue avec les vertiges amères nés de la déception amoureuse : on peine à mesurer la maturité poétique et la profondeur expressive de cette fausse jardinière



Violante rebaptisée Sandrina qu'un passé chargé, rend très humaine donc touchante. Le sujet sous ses accents comiques cible précisément la fragilité des coeurs et le danger des faux serments quand il engage les sentiments des êtres au-delà de leur apparente maîtrise... Cette école du coeur, cynisme et ivresse mêlés, fera les délices de *Così fan tutte*. Mais dans **La Finta Giardiniera**, Wolfgang même jeune, est déjà Mozart et la grâce souvent grave de son écriture est bel et bien présente ici. Le drame qui sourd dans l'enchaînement des séquences, la vérité des sentiments plutôt que des types formatés, fait du théâtre mozartien, une scène déjà romantique.

Tout cela paraît dans cette production où la cohérence des chanteurs acteurs, leurs aptitudes à jouer autant qu'à chanter font toute la valeur de la performance. L'opéra est la fusion du théâtre et de la musique et la vision génératrice de ce plaisant plateau le dévoile avec naturel et subtilité. La tempête qui affleure chaque destinée personnelle plonge dans l'intimité des êtres : le travail des acteurs rend explicite une compréhension très nuancée et juste de l'amour, ce que la musique de Mozart exprime avec le génie que l'on sait. Le délire certes mais aussi la folie et la déraison puissante et destructrice qui inféode les individus : Mozart acclimate après Haendel, la tragédie amoureuse d'après *L'Arioste*, mais avec les accents sincères de son style inimitable. Bien sûr en

fin de parcours, Sandrina Violante (Erin Morley) retrouve Belfiore (Enea Scala, vrai ténor agile) mais avant leurs retrouvailles, c'est toute une géographie des coeurs (avec le coup de théâtre à la fin du II) où les êtres se révèlent et se dévoilent à eux-mêmes et aux autres qui transporte et emporte les couples destinés à s'unir finalement autour des deux protagonistes : Arminda (Marie-Adeline Henry, maîtresse dominatrice) et Ramiro (effervescente Marie-Calude Chappuis), Serpetta (Maria Savastano, un rien elle aussi agitée) et Nardo / Roberto (Nicolay Borchev, flexible et sombre)... Seul le podestat (pétillant et subtil Carlo allemano) reste célibataire mais il jure de se marier très vite avec une jardinière aussi avenante...

Inspirée par la tenue scénique et les trouvailles très justes du metteur en scène, la direction d'Emmanuelle Haïm semble revitalisée dans la finesse comme l'expressivité. Poésie, justesse, humanité sensible et collectif idéalement canalisé : que demander de mieux ? C'est Mozart qui gagne ici et son opéra de jeunesse injustement sousestimé, est très honorablement réhabilité. CLIC de classiquenews de juin 2015.



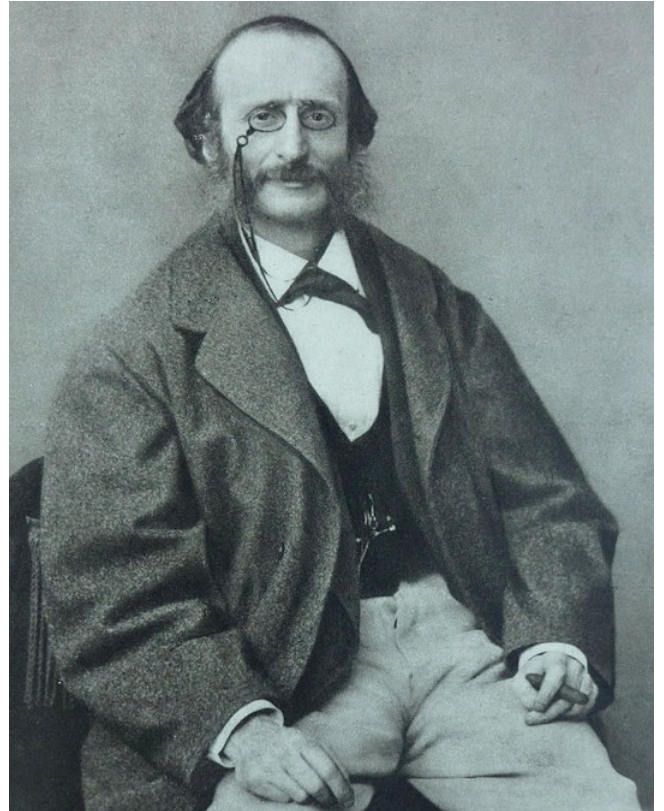
DVD, compte rendu critique. Mozart : La Finta Giardiniera. Erin Morley, Carlo allemano, Enea Scala, marie-Adeline Henry, Maria Savastano. Le Concert d'Astrée. Emmanuelle Haïm, direction. David Lescot, mise en scène 2 dvd Erato 08256 461664 5 9.

Enregistré à Lille en mars 2014.

Offenbach : La Belle Hélène

au Châtelet

France Musique, Offenbach : La Belle Hélène. samedi 27 juin 2015, 19h. La Belle Hélène, opéra bouffe créé en décembre 1864 aux Variétés à Paris incarne cet esprit décalé impertinent et grivois du Second Empire, fastes décadents d'un régime condamné à disparaître avec le désastre de 1870. Les librettistes d'Offenbach, Meilhac et Halévy y parodient dieux et déesses de l'Olympe, c'est à dire le milieu politique en France dans les années 1860. En trois



actes, l'ouvrage suit un plan précis : L'Oracle (I), Le jeu de l'oie (II) , La Galère de Vénus (III).

Oreste (rôle travesti pour soprano) est un jeune décadent et les rois de la Grèce rivalisent en devinettes, bouts-rimés et charades lors des fêtes d'Adonis au I : des têtes couronnés aux loisirs futiles quand Hélène, reine de Troie, fille de Léda et de Jupiter, se passionne pour son nouvel amant (Pâris). Pourtant mariée à Ménélas, elle est tout occupée à séduire Pâris dont elle est tombée amoureuse, et convainc l'augure de Jupiter, Calchas, d'user de ses pouvoirs pour arriver à ses fins. Au II, Ménélas de retour de Crète, surprend Pâris dans le lit de sa femme. Au III, le message politique est un peu plus explicite quand Agamemnon et Calchas reproche au roi Ménélas de faire passer ans l'exercice du pouvoir, le mari avant le souverain (trio patriotique : « lorsque la Grèce est un champs de carnage »). Rusé et astucieux, Pâris se faisant passer pour l'augure de Vénus, enlève la belle Hélène que lui a promise la divinité... Ménélas

et les rois grecs découvrent la supercherie. La Guerre de Troie peut avoir lieu. Galerie de portrait déjantée et situations résolument comiques, La Belle Hélène se moque des puissants sous son prétexte de parodie mythologique. Le rôle titre permet à la soprano vedette, Hortense Schneider de s'imposer sur la scène parisienne.

Enregistré le 21 juin 2015 au Châtelet à Paris.

CD, compte rendu critique. Dauvergne : Les Troqueurs. La Double coquette (version Gérard Pesson, 2014) 1cd NoMadMusic, 2011

CD, compte rendu critique.
Dauvergne : Les Troqueurs. La
Double coquette (version Gérard
Pesson, 2014) 1cd NoMadMusic,
2011. Le vrai sujet des Troqueurs
(1753) est l'échange par les
fiancés de leurs promesses
respectives comme si les dulcinées
pouvaient être gérées comme des
marchandises. Pas sur cependant
que les renversements de serments
soient si bénéfiques que cela :

Lubin qu'un contrat engage à Margot préfère Fanchon elle-même
promise à Lucas ; aussi quand ce dernier se plaint très vite



de Fanchon, Lubin propose l'échange qui convient à son compère. Ainsi le troc peut-il se réaliser. Ici en version chambriste, **Les Troqueurs** s'affirment tel un délicieux divertissement rustique et élégant dans lequel Dauvergne continuateur de Rameau sur le plan de l'inventivité comme de la vivacité, se pique d'italianisme car l'heure est aux Bouffons ultramontains : en pleine Querelle des Bouffons où les parisiens reçoivent le choc du délire comique alla napoletana, Dauvergne trouvant le ton parfait entre loufoque et subtilité dans le droit chemin du Pergolese de *La Serva Padrona*.

Hélas malgré une prise de son qui soigne le théâtre, et la proximité avec instruments et chanteurs, nous sommes loin de la vivacité trouble et ambivalente d'un William Christie vrai découvreur de l'oeuvre et pionnier à l'intuition si délectable (de surcroît avec un orchestre plus étoffé non moins caractérisé). Ici le défaut vient surtout d'un collectif instrumental qui ennuie à force de lisser tout les accents d'une partition qui en compte beaucoup. Les musiciens composent un continuo aigre, terne, surtout, manque de vrai sens des nuances, d'une tension uniforme. William Christie avait autrement compris le délire et la puissance politique et sociétale d'une partition profondément séditionneuse.

La déception vient aussi des chanteurs surtout des femmes : **Jaël Azzeratti** n'articule pas assez et sa conception s'alourdit d'une vision schématique finalement caricaturale du personnage de Margot, quand elle devrait incarner le feu de l'intelligence pétillante, celle qui trompe celui qui croyait maîtriser, donnant une sévère leçon à son premier fiancé Lubin. Restent les deux barytons : équilibrant le jeu et le chant dans une projection intelligible, **Alain Buet** convainc en Lubin tandis que le Lucas de **Benoît Arnould** ne forçant jamais sa nature à l'idéale prestance d'un lettré distingué qui s'encanaille sans dérapier dans un rôle de garçon rustique : on l'imagine bien dans les fameuses pièces populeuses chantées et mises en scène au théâtre de Trianon par Marie-Antoinette et

ses proches. Les deux chanteurs restent intelligibles, ce qui est une qualité primordiale ici.

En réagençant La Double coquette de Dauvergne, Gérard Pesson revivifie la verve parodique politiquement incorrecte donc artistiquement délectable de Dauvergne

Pesson / Dauvergne, le mariage irrésistible

Dans La Double Coquette d'après Favart (autre perle française de 1753), Pesson réécrit les enchaînements dramatiques reconstruisant le fil original de la musique de Dauvergne dont il fait ainsi des bijoux réagencés dans un continuum contemporain passant de ses propres humeurs aux contrastes baroques. L'ovni qui en découle baroque/contemporain, produisant une distanciation critique parodique de la partition baroque des plus réjouissantes : le choc des deux mondes fait jaillir des étincelles et les rebonds qui naissent de cette confrontation permanente entre les conceptions théâtrales et les imaginaires sont particulièrement délectables ; mais hélas le sens et la compréhension sont diminués par l'intelligibilité de la soprano Isabelle Poulenard (Florise dès le Prologue) dont on perd près de 60% des mots! Un comble pour une chanteuse française défendant dans sa langue d'origine un drame si intense aux climats instrumentaux nuancés et ténus, où le texte est primordial. Manque de préparation pour cette séquence d'ouverture qui est un vrai délire à la fois panique et tragique qui plonge dans le cœur de celle qui est trahie et entend se venger.

Pourtant dans ce contexte d'une époque à l'autre entre deux temps d'écriture, l'engagement des instrumentistes accuse un meilleur sens agogique avec des respirations justes, dans une prise de son moins artificielle et une pulsion moins mécanique.

D'ailleurs les choses s'arrangent nettement pour Florise / Isabelle Poulenard dans l'action proprement dite : l'entreprise de séduction de la nouvelle promise de son fiancé Damon se pique d'une ingéniosité irrésistible (justesse profonde de « Flatteuse espérance »), et dès lors déclamation en progrès. C'est un tourbillon, manège prêt à s'emballer qui emporte les personnages où l'écriture de Pesson joue de citations connues (« un jour mon prince viendra », Carmen de Bizet et même Rameau quand il s'agit d'évoquer l'harmonie, c'est le basson de Castor et Pollux qui se profile incidemment...) ; elle décortique la machine amoureuse du XVIII^e, cible dans l'arête vive des instruments souvent rugissants ou répétitifs, l'essence du marivaudage cynique propre à l'époque des Lumières : bientôt le Cosi de Mozart paraîtra et Dauvergne dans la vision recomposée de Pesson, préfigure ce labyrinthe des coeurs trahis ou manipulés, où le jeu des séductions fait souffrir et blesse ; au final Florise est une âme qui a été trahie : elle veut faire souffrir celle et celui qui en sont les responsables car en amour, un rien peut bouleverser.

Voyez cette femme écoeurée qui change de genre portant la moustache parvient à séduire et troubler la nouvelle fiancée de son promis Damon, mais aussi ce dernier lui-même piqué par le trouble de son ancienne fiancée au charme imprévu, redoublé. Du reste, le texte prendrait-il position après la polémique brûlante qui a sévi dans les classes à propos du « genre » ? Ici, le désir ne se soucie pas de la question des sexes car il faut libérer les corps : ... » Une moustache qui se détache et vos désirs changent de genre / L'identité n'est qu'un décor, il faut affranchir les corps / On est bien bête si l'on s'arrête à cet air qui nous donne un genre / Il nous (leur) fallait plus qu'un amant pour effacer tous nos (leurs)

tourments / Qui se laisse part out charmer connaît mieux le bonheur d'aimer « ...

Pour défendre un texte facétieux et séditieux donc, **Mailys de Villoutreys et Robert Getchell** aux côtés d'**Isabelle Poulenard** de plus en plus juste et troublante, piaffent et caquettent, de Dauvergne à Pesson, en subtiles abattages, jouant du double sens de chaque tirade, de fausses séductions en vrais aveux. On attend presque tout du Dauvergne d'origine, comme revivifié par les ajouts d'un Pesson qui aime à défaire pour mieux souligner la verve dérangeante du sujet. La surprise de cette assemblage Dauvergne / Pesson fonctionne, respectant la délicatesse du babillage amoureux et l'esprit mordant de la farce parodique. La partition de Pesson est à l'affiche de plusieurs salles et festivals cet été : à ne pas manquer. Cette Double Coquette plus convaincante que les Troqueurs, mérite absolument d'être écoutée.

On reste en revanche réservés sur la lecture d'Amarillis, le soutien des instruments y paraît rien que routinier et bien peu subtil.

Dauvergne : Les Troqueurs (1753). Pesson d'après Dauvergne (2014) : La Double Coquette. Amarillis. 1 cd [NoMadMusic](#) – Enregistré à Versailles en octobre 2011.

CD, coffret événement. Wagner : der Ring des Nibelungen (Georg Solti 1958 -1964, cd DECCA)

CD, coffret événement. Wagner : der Ring des Nibelungen (Georg Solti 1958 -1964, cd DECCA). Dans l'histoire de l'enregistrement stéréo cette première intégrale au disque enregistrée pour le studio amorcée à Vienne en 1958, fait date : c'est le producteur britannique chez Decca, **John Culshaw** qui ayant le projet d'enregistrer tout le Ring choisit le jeune **Georg Solti**

plutôt que le vieux Knappertsbuch : l'odyssée discographique durera jusqu'en 1964 (non sans mal car le tempérament de Solti surtout dans sa jeune maturité de quadra a souvent heurté l'éducation des instrumentistes viennois... Qu'importe, l'obsession du détail, le rouleau compresseur et le bourreau de travail qu'est Solti avec ses manières parfois âpres, exploitent au maximum les qualités du Philharmonique de Vienne ce jusqu'en 1964, année du dernier volume : *Götterdämmerung* / Le Crépuscule des dieux. Une esthétique spécifique marque l'interprétation wagnérienne car désormais plus besoin d'aller à Bayreuth pour ressentir la sensation de la scène ni les performances particulières d'une spacialisation spécialement conçue pour clarifier l'enjeu de chaque situation et aussi le jeu psychologique opposant ou rapprochant les personnages ; c'est peu dire que la manipulation prévaut dans le Ring



WAGNER
DER RING DES NIBELUNGEN
SOLTI

wagnérien... et que le pouvoir occulte, caché mais rendu audible par le chant orchestral, de la psyché, pèse essentiellement dans le cheminement dramatique du cycle des 4 opéras.

Première intégrale du Ring pour le disque, la réalisation dirigée par Solti saisit toujours par la grande cohérence et l'acuité dramatique de sa conception

Heroic Fantasy post romantique



A l'heure de Penny dreadful ou surtout du fantastique épique et magique régénéré par une série mondialement hors normes comme Game of thrones, force est de constater que déjà en 1876, le génie de Wagner, revivifiant et synthétisant de nombreuses légendes et mythes du passé, avait tout envisagé et conceptualisé : la construction dramatique, la puissance vénéneuse d'images / tableaux émotionnellement irrésistibles, sublimées par une musique qui rendant explicite grâce au tissu très complexe des fameux leitmotive, d'une fluidité souterraine, exprime par les notes, tout ce que les personnages ne disent pas mais pensent précisément. Le découpage et l'approfondissement psychologique de chaque séquence comme l'enchaînement des scènes démontrent l'une des facettes de l'immense génie du Wagner dramaturge.

Jamais musique n'aura à ce point sonder les âmes, reconstituer par une mosaïque scintillante et subtilement tissée, l'écheveau des pensées qui composent en s'entremêlant le caractère et les pulsions souvent contradictoires et

changeantes de chaque protagoniste : terreau fécond des traumas, désirs ou rêves les plus intimes qui motivent et déterminent les actes de chacun par répercussion. ...

Un exemple parmi tant d'autres ? Une séquence purement symphonique se distingue dans le panthéon des moments les mieux élaborés et les plus riches en connotations du Ring. On sera toujours sidérés de mesurer ainsi la sublime solitude de Brünnhilde en sa foi amoureuse sublime pour Siegfried bientôt détruite par ce dernier qui vient la violenter absent à lui même et manipulé par l'infâme et démoniaque Hagen (passage de la première partie à la seconde, du premier acte du Crépuscule des dieux). Cet intermède symphonique chef d'oeuvre absolu du théâtre wagnérien (et qui montre contre tout ce qu'on écrit encore que Wagner et l'un des symphonistes le plus subtils du XIXè) vaut toutes les démonstrations sur le pouvoir de la musique comme chant de la psyché. Wagner nous dit tout ici: les forces démoniaques du pervers Hagen que l'on vient juste de quitter : c'est lui désormais et jusqu'à la mort du héros, le maître de Siegfried ; la pureté morale de l'ex Walkyrie devenue femme épouse par amour et par compassion, son sacrifice annoncé, la perte de tout bonheur à cause de la malédiction de l'anneau qu'elle porte alors, et donc de la fin de l'humanité. ... ce Crépuscule n'est pas celui des dieux : il s'agit bien de la fin de l'homme et de la civilisation sous le poids de ses pulsions les plus noires comme les plus contemporaines : soif du pouvoir, soif de l'or au mépris de l'amour véritable. Dans cette transition symphonique, véritable tableau commentaire des forces agissantes, Wagner dépeint la violence tragique et cynique que inféode héros et situations.



Georg Solti et John Culshaw le producteur du Ring historique de 1958 (DR)

C'est un épisode de musique pure où le cheminement du héros manipulé (qui va rejoindre le rocher de son aimée dont il n'a plus le souvenir et qu'il va honteusement trahir), la sublime passion de Brünnhilde (exposée à la clarinette), mais aussi l'énoncé du drame qui se joie au moment où l'auditeur écoute comme un acteur complice la situation sont exprimés dans une clarté économe. Solti ouvre une nouvelle perspective mentale et psychologique où Wagner étirant le temps et l'espace appelle à un traitement discographique : l'imagination, la sensation libérées du dictât visuel peuvent se déployer sans limites. Voilà inscrit dans l'écriture même de Wagner, des composantes qui rendent au XX^{ème} tout traitement de la Tétralogie, hors scène, absolument captivant. Solti a façonné son Ring au niveau de cette architecture poétique et musicale

conçue par Wagner. .. une conception qui dépasse la simple exécution en studio préférant comme le fera Karajan après lui dans les années 1960 mais à Berlin avec le Berliner Philharmoniker, l'idée de féerie ou de fantaisie ou mieux, de théâtre total et sonore grâce au disque. Celui qui échoua à Bayreuth (il ne dirige qu'une seule année en 1982 et en plus sans comprendre véritablement les spécificités de la fosse), édifie ici sa propre Tétralogie dont la ciselure instrumentale, le souffle de la conception orchestrale, le choix des voix solistes bien sûr affirment une pensée globale douée d'imagination et d'une rare efficacité dramatique (une référence à laquelle puise Karajan et qu'il s'ingéniera à dépasser).

Pour autant en s'appuyant sur les seules et immenses ressources de la texture orchestrale, fallait-il rajouter des effets dignes d'Hollywood comme le coup de tonnerre comme pour annoncer la catastrophe à venir (trahison de Siegfried, humiliation de Brünnhilde...), justement dans la séquence purement orchestrale que nous venons de distinguer précédemment.

A chacun de se forger sa propre idée : très articulée et nerveuse, la vision du jeune Solti (46 ans) s'impose toujours grâce à cette acuité expressive plus féline que le théâtre sensuel intellectuel d'un Karajan infiniment plus introspectif, par exemple-, dans une réédition d'autant plus nécessaire qu'elle a fait l'objet d'une remasterisation très bénéfique (en réalité qui remonte à 2012, alors réalisé pour le centenaire Solti). Grâce à l'intelligence de cette première intégrale stéréo du Ring, Decca s'affirmait bel et bien comme un label majeur pour l'opéra, et Solti gagnait ses galons de chef internationalement reconnu qui ne ne tardera pas après cet accomplissement wagnérien, à diriger entre autres le Royal Opera House Covent Garden avec le succès que l'on sait.

Produit d'une collaboration où le producteur de Decca a compté de façon décisive, le livret comporte toutes les présentations de chaque opéra par John Culshaw (le vrai concepteur de ce Ring pionnier), approche et note d'intention captivante qui explique ce qui s'offre à notre écoute (options interprétatives, enjeux et genèse de chaque ouvrage... : cette Tétralogie a été préalablement analysée et l'enregistrement est le fruit d'une pensée attentive et scrupuleuse à en défendre l'acuité dramatique comme le sens humaniste souvent mésestimé). Il n'est que la Tétralogie par Karajan à Berlin à partir de 1966, soit 8 ans après l'initiative de Solti/Culshaw, – également conçue pour le studio-, qui atteigne un tel approfondissement esthétique et interprétatif sur l'oeuvre wagnérienne. En outre, 3 cd en bonus complètent la compréhension du cycle du Ring : 2 cd constituent l'introduction au Ring par Deryck Cooke, 1 ultime cd regroupe l'ensemble des livrets anglais / français (compatible Adobe Acrobat 6.0)

Richard Wagner
Le Ring des Nibelungen
Der Ring des Nibelungen

The Ring of the Nibelung
Das Rheingold – Die Walküre – Siegfried – Götterdämmerung

George London, Kirsten Flagstad, James King, Régine Crespin,
Hans Hotter, Birgit Nilsson, Christa Ludwig, Wolfgang
Windgassen, Dietrich Fischer-Dieskau

Wiener Staatsoperchor, Wiener Philharmoniker. Georg Solti,
direction. John Culshaw, production, conception artistique.

Prochaine critique complète du Ring Wagner par Georg Solti
(1958-1964 / 16 cd) dans le mag cd dvd, livres de

